

qu'un état passager et la terre un lieu d'exil, on attendait avec une foi si simple et une espérance si ardente la résurrection qui devait nous restituer à notre ancienne et véritable destinée, que l'on vivait en quelque sorte plus volontiers avec les morts qu'avec les vivants. On conservait leurs corps avec un soin pieux, on les entourait de parfums et de fleurs, on peignait des guirlandes et des festons pour encadrer leurs épitaphes où presque toujours l'idée de la résurrection était exprimée sous une forme joyeuse. On eût dit que ces chrétiens, si différents de ceux d'aujourd'hui, n'avaient qu'un désir, qu'une hâte, aller rejoindre ceux dont la mort avait déjà comblé les vœux. Une ancienne inscription funéraire du mont des Oliviers porte ce souhait d'un époux : "Courage, Domitilla, personne n'est immortel !" C'est ainsi qu'à cet âge de foi on se séparait sur un simple au-revoir où les larmes de l'amour et de l'espérance seules devaient couler. Et que l'on ne dise pas qu'à cette époque la vie n'avait point les attraits dont on a su depuis l'orner. Ce serait se tromper, assurément, et ce serait surtout témoigner d'un manque de goût regrettable. La civilisation romaine pouvait alors offrir à l'homme la satisfaction de tous ses désirs terrestres, les plus élevés comme les plus brutaux. Et même en ces derniers, puisqu'ils sont paraît-il les plus impérieux, elle avait su mettre un raffinement dont les procédés nous échappent. Tout ce que l'âme grecque avait inventé qui pût retenir l'homme et l'enchaîner à la terre, tout l'enchantement qu'elle avait répandu sur le chemin de la vie, Rome se l'était approprié, et, comme il arrive aux peuples jeunes et forts, l'avait poussé à l'excès. On ne peut s'empêcher d'admirer à quel point l'homme tout entier, dans son intelligence comme dans ses sens, dans ses aspirations les plus élevées, comme dans ses instincts les plus bas, était arrivé à remplir et même à saturer ses désirs.

Tout cela, les chrétiens le connaissaient ; la plupart avaient été élevés dans cette civilisation, plusieurs en avaient joui. Mais le jour où le Christ leur était apparu portant sa croix, incarnation d'une idée morale incomparable, leur esprit ni leur cœur n'avaient balancé. Cette vision avait créé en eux des besoins nouveaux que ni la philosophie grecque, ni les voluptés romaines ne pouvaient satisfaire : des besoins de souffrances, de mépris, ce besoin